

# LIVRES



Entre les lignes Page D2  
Livres jaunés Page D4  
Le bloc-notes Page D5  
Parcours d'un écrivain Page D6

LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 MARS 1993

Monique Proulx

## Entre l'angoisse et l'exaltation

MARIE-CLAIRE GIRARD

C'était une petite fille brillante qui jouait avec son ballon en se racontant des histoires pendant tout l'été. Maintenant elle vient d'écrire son troisième livre, *Homme invisible à la fenêtre* aux éditions du Boréal où elle met en scène un peintre en chaise roulante entouré d'une faune hétéroclite d'êtres humains. Ce livre, selon l'aveu de Monique Proulx, est l'hommage à un ami. «J'ai été obligée de m'intéresser à la peinture, dit-elle, et cela m'effrayait, moi je suis profane en ce domaine. Mais j'ai toujours envié ce geste primaire des peintres; cette douloureuse démarche. La possibilité qu'ils ont de jouer avec la couleur, avec leurs instincts, comme des enfants. Peintre, j'aurais été une expressionniste attardée à la Egon Schiele.»

L'écriture de Monique Proulx se rapproche de l'expressionnisme, quand on y pense un peu, pleine de couleurs, d'excès, cherchant à traverser les apparences. Et sa matière de prédilection, ce sont les êtres humains. Elle aime être effrayée lorsqu'elle écrit, choisissant un narrateur masculin, peintre, en chaise roulante, à travers duquel elle se livre entièrement, quoique de façon clandestine. Ce qui lui procure angoisse et exaltation.

Tout juste débarquée de Floride (pour se retrouver dans une immense bordée de neige), Monique Proulx déclare ne pas trouver les pays de soleil très stimulants. Originaire de Québec, elle habite Montréal depuis dix ans. Métropole qu'elle trouve merveilleuse et effrayante, la seule ville où elle se sent capable de vivre mais à qui elle reproche sa laideur innommable, qui lui insupporte.



Monique Proulx vient d'écrire son «livre de lucidité».

«Je ne sais pas, continue-t-elle, où les Montréalais puisent la lumière qui est en eux. Nous sommes des survivants sur un atoll, presque en voie d'extinction, ce qui nous confère sans doute cette force incroyable. Née à Québec, je suis l'esclave de sa beauté géographique, de son bord de fleuve fabuleux, de ses paysages sauvages. Je ne l'oublie jamais. À Québec il y a l'appel de l'infini, à Montréal l'horizon n'existe pas.»

Quand on lui demande si une hérité d'écriture existe dans sa famille, elle parle de son père qui a écrit deux romans dans les années cinquante avant de désertir le journalisme pour devenir fonctionnaire, laissant tomber par le fait même tout le côté imagination qui habitait sa vie. Monique Proulx a elle aussi été fonctionnaire pendant trois ans. Un jour, elle a tout abandonné pour se consacrer à l'écriture et au cinéma. Et son deuxième livre, *Le Sexe des étoiles* sera bientôt un film, donnant des visages aux personnages de cet extraordinaire roman où la petite Camille, fêlée d'astronomie, doit composer avec un père transsexuel.

VOIR SUITE PAGE D-2: PROULX

# Les mots qui tuent

Traditionnellement, le pamphlet fut le genre chéri des écrivains de droite qui partaient en coups-de-gueule et en coups-de-poing à la reconquête de l'ordre perdu. Aujourd'hui, sous la pression des lobbys imposant leurs nouveaux conformismes, le pamphlétaire ne sait plus où donner de la plume-épée.

Le véritable ancêtre du pamphlet, c'est la feuille volante, celle qui permettait à Voltaire d'échapper à la censure. C'est aussi la lettre dont se servait Pascal dans ses polémiques avec les jésuites. Faire court est — ou devrait être — la première règle du pamphlet. «Il n'y a point de bonne pensée qu'on ne puisse expliquer en une feuille», selon Paul-Louis Courier. En 1964, l'éditeur Jean-Jacques Pauvert relançait la tradition du petit livre en publiant *Pourquoi des philosophes?* (Revel) dans un format étroit devenu presque un classique. La formule est aujourd'hui reprise par la collection *Iconoclastes* et au Québec par *Pour en finir avec de Boréal*. Courts les textes? Pas toujours. Les éditeurs se croient obligés de faire au moins dans les 200 pages. «C'est souvent trop long et trop cher», reconnaît Pascal Assathiany de chez Boréal. Le pamphlet a souvent un écho disproportionné à son tirage réel. Malgré l'hallali qu'avait soulevé son *Pourquoi des philosophes* à sa première publication, Revel n'en avait vendu que 18 000 exemplaires. «Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu mais j'en ai entendu causer», dirait Cavanna.

«La France compte trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement.»

— Henri Rochefort

«Je tiens à vous informer, Monsieur, que je te tiens pour un con, un lâche et le dernier des porcs.»

— Léon Bloy à Émile Zola

«La nature a horreur du Gide.»

— Henri Béraud,

sur l'homosexualité de l'écrivain

«Il n'y a que deux genres: le poème et le pamphlet.»

— Tristan Tzara

ROCH CÔTÉ  
LE DEVOIR

«D

e l'écate de morphine, un grain dans une cuve se perd, dans une tasse fait vomir, en une cuillerée tue, et voilà le pamphlet.»

La recette mortelle est de Paul-Louis Courier et se trouve dans le *Pamphlet des pamphlets*, petit texte de quelques pages que le pamphlétaire vigneront écrit en 1824, un an avant de périr du coup de fusil d'un garde-chasse qui était de méche avec les deux amants de sa femme.

L'histoire du pamphlet est remplie de coups de théâtre, de départs en exil, de procès, de condamnations à mort, de croisades, et toujours d'un sens du drame qui en fait, selon Marc Angenot, auteur d'une savante étude sur *La Parole pamphlétaire*, «une voix d'après le déluge». Le pamphlet n'a cessé d'offrir à la littérature sa part de violence spectaculaire, son cabotinage du désespoir, son rapport pathétique à la Vérité menacée.

De nos jours, l'esprit pamphlétaire n'est plus tout à fait ce qu'il était. Le poids des conformismes idéologiques est devenu tel que tout essai critique sur les orthodoxies dominantes se chargera spontanément d'un effet pamphlétaire presque naturel.

Le pamphlet fut longtemps un genre littéraire de droite. Rochefort, Bloy, Péguy, Bernanos, Céline dominent une tradition française du pamphlet où le menu n'affiche pas toujours les valeurs considérées comme démocratiques. Paradoxe du pamphlétaire qui aime s'afficher comme libertaire et anarchiste tandis qu'il trempe sa plume dans l'encre de la nostalgie-de-l'ordre-perdu quand ce n'est pas celle de l'antisémitisme.

Professeur à McGill et à l'UQAM, Marc Angenot a étudié le pamphlet sur une centaine d'années. Il en tire un portrait robot du pamphlétaire qui va à l'encontre de bien des idées reçues.

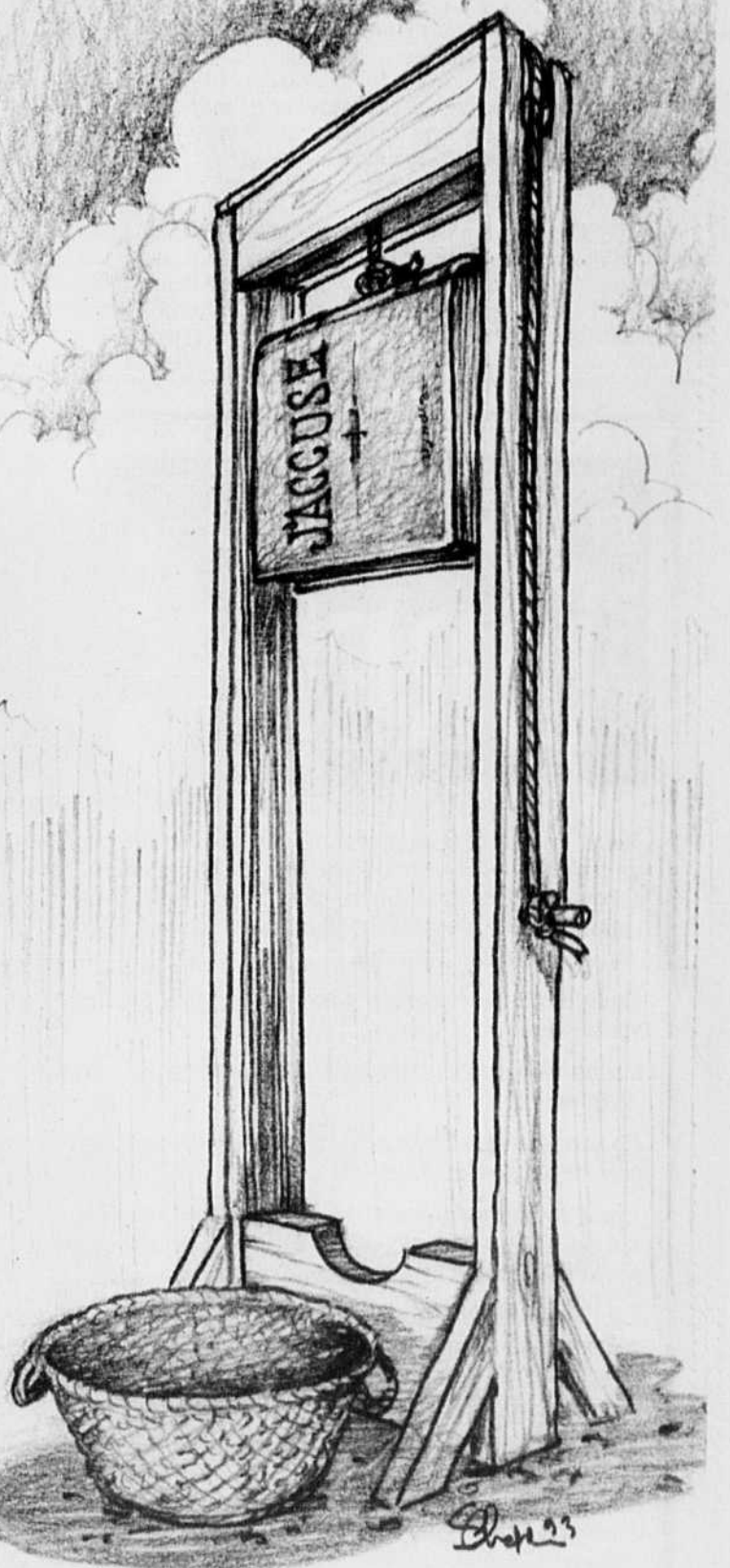
Pathos de la solitude

Loin d'être le symbole vivant de l'esprit critique, le pamphlétaire classique est un nostalgique de l'âge d'or qui constate l'irruption brutale du mensonge, le défilé des imposteurs, l'imminence du crépuscule idéologique et de l'à-vau-l'eau ultime, et qui entreprend seul une lutte, perdue d'avance, au nom du Vrai. Rien de moins.

Pathos de la solitude, le pamphlet, explique Marc Angenot, exprime souvent un refus du monde moderne, un ressentiment, un pessimisme contemplatif, une logique de la paranoïa où l'auteur, tel Don Quichotte, entreprend un combat désespéré contre l'imposture. L'appât de pouvoir de l'intellectuel y trouve plus souvent son compte que l'esprit critique.

Autre caractéristique du pamphlétaire: il ne trouve pas sa place dans le débat social et, en général, il est plutôt en lutte contre les gens de son clan. «Bernanos, explique le professeur Angenot, aurait été d'extrême-droite, sauf qu'il détestait l'Action française, et plutôt

VOIR SUITE PAGE D-2: PAMPHLET



## 2 nouveautés BNM

- «... la belle collection des Presses de l'Université de Montréal, la «Bibliothèque du Nouveau Monde» qui est un peu notre Pléiade...»  
Robert Lévesque, *Le Devoir*,
- «... cette collection doit être vue comme un défi, comme une promesse, mais aussi comme un cadeau, sûrement le plus beau et le plus généreux que l'édition québécoise ne nous ait jamais fait.»  
Maurice Pouliot, *Nuit blanche*
- «Il faut s'abonner à la Bibliothèque du Nouveau Monde.»  
Jean Ethier-Blais, *Le Devoir*

En 2 tomes :  
vol. I : 60 \$  
vol. II : 66 \$  
I et II : 95 \$  
1332 pages



289 pages  
38 \$



## LIVRES

ENTRE LES LIGNES

## LA VIE LITTÉRAIRE

LOUISE LEDUC

## Best seller

Un best seller se fabrique-t-il ou vient-il comme ça, à l'improviste, surprendre son auteur ou sa maison d'édition? Les ventes se tarissent-elles aussi vite qu'elles ont commencé? Y a-t-il une recette magique?

Des listes de best seller paraissent souvent dans les quotidiens et les revues, guidant les consommateurs dans leurs achats. Pour qu'un roman apparaisse, au Québec, sur cette liste de gros vendeurs, il faut qu'on en ait vendu 3000 exemplaires. Pour un recueil de poésie, la vente de 500 exemplaires relève d'un quasi-miracle. Tout dépend donc du genre littéraire, ce qui fait dire à plusieurs directeurs de maisons d'édition que ces listes ne rendent pas justice au talent des écrivains.

Ces success stories sont rares. «Des best seller comme *Les Insolences du Frère Untel*, un Beauchemin ou un Cousture n'arrivent qu'une fois par décennie», rappelle Pascal Assathiany, de chez Borel qui refuse toutefois de révéler les ventes de ses gros canons de l'année, *Marie suivait l'été*, de Lise Bissonnette et *Quelques adieux*, de Marie Laberge.

Des romans d'amour ou historiques sont les plus faciles à vendre. Les auteurs connus aussi. En un peu plus d'un mois, Arlette Cousture avec *Ces enfants venus d'ailleurs*, avait écoulé 75 000 exemplaires.

Johanne Guay, directrice générale chez Libre Expression, note aussi l'importance de la commercialisation. «Dans le domaine culturel, les gens sont mal à l'aise de parler d'un livre comme d'un produit. Pourtant, les liens avec les distributeurs, les promotions et les suivis sont essentiels», note-t-elle.

François Hébert, directeur des Herbes Rouges, est ravi des 4000 exemplaires vendus jusqu'à maintenant de *Un homme est une vase*, de Pauline Harvey, sorti en novembre dernier. Le prix Québec-Paris qui lui a été octroyé y est pour quelque chose. Ces prix littéraires, jumelés à des critiques positives et au bouche à oreille contribuent donc à faire de ces romans des succès en librairie.

## Mort d'un écrivain

Le monde littéraire est en deuil. Paul Toupin, journaliste, critique et homme de théâtre, est mort à Montréal le 8 mars dernier à l'âge de 75 ans. Après avoir travaillé pour plusieurs quotidiens, Toupin entre au Conseil des Arts du Canada puis devient professeur à l'Université de Sherbrooke et au Collège Loyola, devenu l'Université Concordia. Au cours de sa carrière, il cumulera les prix, celui du Gouverneur général et de l'Académie française remis au meilleur ouvrage écrit en français par un étranger, n'étant pas les moindres. On lui doit entre autres *Brutus*, paru en 1952, une pièce classique qui renoue avec les formes traditionnelles de la tragédie, *Le mensonge* et *Souvenirs pour demain*.

## Concours épistolaire

Pour célébrer leur 25e anniversaire, l'Office franco-québécois pour la jeunesse et la Bibliothèque nationale du Québec lancent un concours épistolaire s'adressant aux jeunes de 18 à 35 ans. Les lettres gagnantes, choisies à l'automne par un jury présidé par Marie Laberge, seront ensuite scellées dans un boîtier spécial à la Bibliothèque nationale et rediffusées dans 25 ans. Les idées des participants sur la société québécoise, sur l'Amérique et sur le monde sauront-elles résister à l'usure du temps ou paraîtront-elles tout à fait dépassées aux yeux des lecteurs du XXIe siècle? À suivre...

## Par la 401...

Antonio Alfonso prend ses pénates et déménage sa maison d'édition, Guernica, à Toronto. Il s'explique aujourd'hui à l'émission *Saturday Spotlight* en compagnie de Shelley Ponerance à CBC 940 AM, tout juste après les informations de 17 h 00.

## Les ébats de Maupassant

CAHIER D'AMOUR  
Gisèle d'Estoc, suivi de  
POÈMES ÉROTIQUES  
Guy de Maupassant, ed. Arléa,  
collection Les Licenciés, Paris, 1993



ODILE TREMBLAY

«Je suis entré dans la vie comme un météore et j'en sortirai par un coup de foudre», disait Guy de Maupassant. Savait-il que ce coup de foudre serait celui de la folie? À 43 ans, derrière les grilles de la maison de santé où sa mère lui interdisait toute visite, en proie aux hallucinations les plus angoissantes, par moments aveugle, maudissant Dieu qu'il rendait responsable de tous ses maux, Maupassant rendit l'âme. Emporté par la démence. C'était en 1893.

Mais ses lecteurs connaissent sa faille. Eux qui au fil de son oeuvre, avaient vu la folie grandir et l'étouffer comme un cancer, prenant la forme du Horla qui engloutissait sa proie vivante, Maupassant souffrait de syphilis grimpante, un mal incurable pour l'époque. Et inavouable, il va sans dire.

Ceux qui veulent réduire Maupassant à l'image du canotier de Renoir, glissant sur la Seine avec une belle en poupe à qui il murmurait des mots doux, sont à cent lieues du personnage. Il fut tout sauf romantique: ironique, cynique, cruel, désespéré, décadent, et très libertin de moeurs, plaçant le plaisir bien au-dessus de l'amour. Son hédonisme fut la matière et le propos de ses vers.

Vers? Eh oui. Maupassant, l'écrivain de la prose, célèbre pour ses 300 contes et ses six romans, versifiait à ses moments perdus, rimait allais-je dire. Et de la plus leste façon. Plus proche d'Appolinaire que de Musset, il s'appliquait comme un collégien à faire accorder gorge avec forge, caresse avec tendresse, couille avec gargouille. Son poème licencieux *Au bord de l'eau* lui valut même une poursuite «pour outrage aux moeurs et à la morale publique» des braves gens d'Étampes qui n'avaient pas goûté dans leur journal local la légèreté de ses vers. Si bien que son ami Flaubert vola à son secours et publia dans le *Gaulois* une lettre à sa décharge. En ce temps-là, l'érotisme était une transgression, presque un acte politique.

C'était le XIXe siècle dans toute sa splendeur. L'Angleterre victorienne si collet monté était juste de l'autre côté de la Manche. Maupassant à tant raconté ces jeunes épousées qui découvraient l'enfer en même temps

que les mystères de la vie au cours de leur nuit de nocce. L'hypocrisie régnait partout sur l'Europe.

Il fallait à une demoiselle du temps bien du caractère pour jeter la décence et les bonnes moeurs par dessus les moulins. Gisèle d'Estoc en débordait. Cette fille de sculpteur avait entamé sa vie galante dès les années d'école en détournant du droit chemin une compagne de classe qui découvrit d'abord avec horreur, puis sembla-t-il avec plaisir, qu'elle ne l'aimait pas qu'en amie. Elle devint par la suite la maîtresse de Maupassant. Au moment de leur rencontre, elle avait 17 ans à peine, il en comptait le double. L'écrivain était déjà rongé par la vérole, ce qui ne sembla pas incommoder la belle qui se jeta illico dans son lit, et y entraîna même à l'occasion quelques compagnes de passage.

*Cahier d'amour*, le récit de leurs ébats, vient de paraître aux éditions Arléa, dans la collection Les Licenciés. On y découvre un Maupassant méconnu, à la fois vulnérable et paillard, une espèce de faune blessé. Ce n'est pas tout à fait un journal, ce n'est surtout pas un récit, plutôt un mélange de réflexions, de souvenirs érotiques, carnet de bord qui n'a rien de linéaire. «Je suis un être primitif, comme lui, un être pansensuel, d'un monde d'avant l'âme et d'avant la société, dira-t-elle. Nous sommes de la même race maudite des perpétuels errants de l'amour».

C'est délicieux, et pas mal écrit du tout. Entre les séances amoureuses décrites avec force détails, Gisèle d'Estoc observe son amant et réfléchit et note. «Pour lui, la réussite est une forme ironique de l'échec», dira la fine mouche. L'ambiguïté de Maupassant est tout entière dans ces petits portraits tracés au hasard, à peine réfléchis. A la fin des *Cahiers d'amour*, on verra l'écrivain, affolé, devenir aveugle entre les bras de sa maîtresse.

La seconde partie de l'ouvrage est constituée des poèmes érotiques de Maupassant. Tous fort lestes, certains carrément grivois, souvent très drôles, ils célèbrent le désir et le plaisir en des termes fort crus. Plusieurs d'entre eux furent publiés dans la clandestinité par l'éditeur des *Fleurs du mal*, qui n'en était pas, loin s'en faut, à une audace près. C'est charmant, vieillot surtout.

Mais au plan de la valeur poétique, rien à faire. Les alexandrins s'alignent dans la rime. Que dire de plus? Maupassant avait intérêt à creuser son sillon dans le champ du roman et de la nouvelle. Et le comprit. En 1880, quand le succès de *Bel-Ami* le propulsa en pleine gloire, il cessa de versifier. Et le Parnasse ne s'en porta pas plus mal, dit-on.

Guy de Maupassant fut tout sauf romantique: ironique, cruel, désespéré et décadent, plaçant le plaisir bien au-dessus de l'amour. Son hédonisme fut la matière et le propos de ses vers.



## LA VITRINE DU LIVRE

LE DROIT D'IGNORER L'ÉTAT

Herbert Spencer

Les belles lettres, Iconoclastes, 209 pages

Philosophe et sociologue né en 1820, Herbert Spencer vécut dans l'ombre de Marx. Le corps de ce pamphlet est issu du dix-neuvième chapitre de son premier ouvrage, *Social Statics*, que son auteur expurgua, le trouvant trop en avance sur son temps. S'ajoutant à cela des extraits de «L'individu contre l'État», le tout permettant de cerner les nuances de cet anarcho-libéral que Nietzsche prit comme repoussoir. Ce droit d'ignorance, Spencer le revendique afin de se protéger contre les intrusions arbitraires de l'État.

STOP, NOUVELLES, RÉCITS ET CONTES, 110 pages

Dans le plus récent numéro de *Stop*, les personnalités des domaines journalistique et littéraire étaient invitées à s'inspirer d'un fait réel tiré de l'actualité. Les faits divers ont servi de matière première à la plupart d'entre eux. Jean-Robert Sansfaçon, par exemple, imaginera à sa façon les dessous de meurtres perpétrés près de Québec, donnant une âme et prêtant des émotions à ces victimes et à ces auteurs de crimes dont on ne connaît habituellement que la triste fin...



Les faits divers ont servi de matière première à la plupart des nouvelles contenues dans le dernier numéro de *Stop*.

AIME-TOI, LA VIE T'AIMERA:

COMPRENDRE SA DOULEUR POUR ENTENDRE SON DÉSIR

Catherine Bensaid

Robert Lafont, 218 pages

Voilà un livre ambitieux qui se donne pour mission de repérer la douleur, d'en découvrir l'origine afin de mieux s'en débarrasser. L'auteur, une psychiatre et psychologue exerçant sa profession à Paris, tente de libérer ses patients de comportements malsains leur interdisant la réalisation de leurs rêves et tout accès au plaisir. Comme Freud, Bensaid en a contre les sentiments refoulés. «La douleur est exclusive; elle n'accepte, chez celui qui la subit, aucune présence en dehors de la sienne. Tout ce qui permet par conséquent de l'évacuer, que ce soit par des actes ou des paroles, se doit d'être tenté». Crises de larmes, éclats de rires, création artistique: à chacun son dévouement! Avis à tous les Baudelaire contemporains!

L'ARGENT SALE

François D'Aubert

Plon, 579 pages

La mafia devrait se tenir tranquille, le monde est à ses trousses! François D'Aubert lève à son tour le voile sur l'Europe grise où l'argent sale corrompt sans distinction financiers, banquiers et politiciens. D'Aubert, l'un des témoins de l'opposition au pouvoir socialiste en France, président de la commission d'enquête anti-Mafia. Le voilà donc bien placé pour retracer les événements inquiétants qui secouèrent la France depuis l'appropriation de Pathé-Cinéma par un affairiste italien jusqu'au krach retentissant de 1991.

PRAGA MAGICA

Angelo Rippellino

Plon, 440 pages

Angelo Rippellino présente Prague, cette ville muséifiée qui séduisit Mozart, captiva Kafka et vit naître un grand nombre d'écrivains. Cet ouvrage permet un voyage avec photos anciennes et cartographie à l'appui. Rippellino y évoque une société humaine enrichie par le passage de certains penseurs et des artistes les plus prestigieux de tous les temps. C'est une Prague hantée par ses fantômes mais surtout peinte au naturel que l'on découvre, avec sa «présence juive, la parcimonie des Tchèques, leur attachement aux objets et surtout à ce qui peut être rafistolé lorsque manque le neuf». Prague, ville bicéphale mi-marché, mi-musée, est décrite ici dans toute son ambiguïté. L.L.

## PROULX

Être effrayée en écrivant

SUITE DE LA PAGE D-1

Monique Proulx trouve la vie et les gens fort complexes. «La vie est faite de petites choses simples qui s'ajoutent les unes aux autres pour composer l'expérience humaine, traversée de toutes sortes de courants et de zig-zags... *Homme invisible à la fenêtre* est mon livre de lucidité, que je n'aurais pas pu écrire il y a dix ans, et où la somme de ce que j'ai observé apparaît. J'ai tout livré, sans calcul. Je suis capable de

voir davantage comment les êtres humains fonctionnent, avec plus d'acuité. Un être humain c'est une merveille de complexité, un prétexte à une quête du Saint-Graal, un mélange de douleur approvoisée et d'incroyable adaptation. Et les peintres sont parfaits pour saisir l'essence de tout cela.»

Voir aussi la critique de *Homme invisible à la fenêtre*, page D-3

## PAMPHLET

Défier la rectitude politique

SUITE DE LA PAGE D-1

catholique, sauf qu'il ne pouvait pas supporter le pape». Au Québec, ce sera la situation du souverainisme qui ne peut pas supporter le Parti québécois.

Le Québec, une casserole sous pression Sans épouser nécessairement

tous les traits de la tradition française, l'histoire québécoise du pamphlet est très riche. Explication de Marc Angenot: «Le Québec a toujours donné l'impression d'être une sorte de casserole sous pression d'où la vapeur devait sortir d'une façon extrêmement violente. La plupart des pamphlétaires québécois pensent qu'on est passé de la grande noirceur à l'hégémonie actuelle

de type écologico-féministe». C'est ce que reflètent des oeuvres comme *Le Refus global*, *Les Insolences du Frère Untel*, les écrits polémiques de Pierre Vadeboncoeur et — pourquoi m'auto-censurer? — *Le Manifeste d'un salad*.

Où sommes-nous? Où allons-nous?

Où en sommes-nous dans le parcours pamphlétaire? La tradition apocalyptique des Bernanos, des Bloy et des Céline appartient à un autre âge. La cloison qui séparait naguère le pamphlet-coup-de-gueule de l'essai rigoureux et documenté devient moins étanche. La raison en est que les croisades morales s'amplifient, que le puritanisme et la droiture de moeurs effectuent un retour en force sous couvert de l'amour de la nature, de la rectitude politique ou de la cause des femmes.

«En France, aux États-Unis, au Québec, l'orthodoxie, l'esprit de conformité, de répression et de censure ont pris des proportions qu'on n'a pas vu au 20e siècle, affirme Marc Angenot. La culture est occupée par des lobbies vociférants qui ont une tendance absolument extraordinaire à imposer des conformismes, par exemple sur les campus.»

La critique de ces orthodoxies a un tel effet de déconstruction radicale que l'essai en devient, presque

malgré lui, une attaque en règle. Ce genre abonde sous les signatures de Ferry, Finkielkraut, Bruckner, Revel, Slama, Cohen...

Finalement, que faut-il lire? Comment faire sa culture pamphlétaire? Parmi les auteurs qui ont bien traversé l'épreuve du temps, Angenot conseille la lecture de Léon Bloy, de Paul-Louis Courier, d'Henri Rochefort «qui reste drôle» et de Jean-François Revel dont les deux premiers pamphlets (*Pourquoi des philosophes?* et *La Cabale des dévots*) «n'ont pas pris une ride».

Léon Bloy apparaît aussi en tête de la liste de Jean-Paul Desbiens. «A mon avis, commente-t-il, Bloy n'était ni de gauche ni de droite, c'était un mystique... et c'est mon accompagnateur depuis que je sais lire.»

Pierre Vadeboncoeur préfère Péguy à Bloy. «Bloy est sûrement le plus grand pamphlétaire, le plus victorien mais c'est tellement excessif que ça finit par me gêner. Péguy est le premier et le seul que j'ai vraiment fréquenté beaucoup.»

«Il n'y a, écrivait Tristan Tzara, que deux genres: le poème et le pamphlet». Vadeboncoeur croit lui aussi que l'écriture pamphlétaire exige un sens du rythme et de la concision qu'elle partage avec la poésie. «Le vrai critère est finalement esthétique», admet Angenot. Paul-Louis Courier et Baudelaire se rejoignent: le beau et le poison peuvent faire bon ménage.

## PLAISIR DE LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

David Homel vit à Montréal depuis une dizaine d'années et on peut dire qu'il a été adopté par le Québec. Il est notre écrivain américain. Certains voudraient l'entendre s'exprimer ici, mais David Homel serait bien à l'étroit dans un costume national.

David Homel est écrivain, l'écriture est son pays, les mots ses racines.

Il a publié jusqu'ici 2 romans: «Orages électriques» et «Il pleut des rats».

En entrevue nous avons parlé de ce dernier roman qui sera bientôt publié aux États-Unis.

David Homel y parle de l'adolescence, de la famille, de l'alcool et du base-ball car, dit-il, on ne peut concevoir un roman américain sans base-ball.

C'est l'histoire de Timmy, un adolescent qui doit se trouver, se construire à travers deux images saisissantes celle de son père et de sa mère.

Zeke Justice, le père, vient du nord, il est joueur de base-ball dans les ligues mineures, alcoolique et ami des noirs. La mère, inculte, alcoolique est issue d'une grande famille du sud. Une guerre de sécession qui se répète devant Timmy, partagé entre ces deux piliers bien fragiles qu'il observe et analyse.

Ma lectrice cette semaine sera Edith Butler qui nous parle avec un tout petit peu de chauvinisme du dernier livre d'Antonine Maillet «Les confessions de Jeanne de Valois» et du roman de Patrick Suskind, «Le parfum».

Et mon coup de coeur, un essai sur les odeurs...

PLAISIR DE LIRE  
Le dimanche à 19 h 30

L'autre télé. L'autre vision.

Radio Québec



Suzanne Jacob  
Les lits superposés  
Lundi 22 mars, à 17h

Université de Montréal, Pavillon principal  
2900, boulevard Édouard-Montpetit,  
Salle M-415

Métro Université de Montréal

## L I V R E S

CRITIQUE

Tableaux  
d'une expositionDu corps de l'artiste au corps  
de la peinture même

ILLUSTRATION DANIEL SYLVESTRE

Le fait que l'Homme invisible soit un peintre rappelle l'importance des relations entretenues dans le «système des beaux-arts». Le livre est monté comme l'exposition (par le commentaire intérieurisé de Max) d'une série de «portraits».

HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE  
Monique Proulx, Borel, 1993,  
239 pages

JACQUES ALLARD

Cette époque est idiote, qui n'en finit plus de dresser l'un contre l'autre ce qui est fait pour se mêler, frappant les hommes d'inculpabilité dont ils émergent en brutes épaisses ou en mollans racornis, muant les femmes en hypocrites vierges offensées qui affichent des décolletés audacieux pour mieux émasculer la main qui osera s'y aventurer. Temps faste pour les eunuques.

C'est un peintre, nommé Max, qui réfléchit ainsi. Du haut de son lumineux loft, à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de l'avenue Mont-Royal, il domine l'humanité d'en bas, grouillante et colorée. Il a mis entre elle et lui tout l'espace noir d'un immeuble abandonné où il est le seul habitant. Se livrera-t-il à la contemplation du ciel métropolitain, entre la croix et le fleuve du souvenir? Non, c'est bien l'humain qui le fascine depuis qu'une mystérieuse bête, rencontrée sur l'autoroute de la jeunesse, l'a fait dériver, lui et son ami Purple. C'était il y a dix-huit ans, alors qu'ils étaient tous deux à la poursuite d'une femme. Big Bang du recommencement. Confiné à la chaise roulante du parapaléique, il s'est d'abord muré dans les merveilles électroniques du son et de l'image, stylisant le vide, le mort, le calciné, le noir, l'abstrait. Puis, il a fini par se débrancher de cette époque câblée, accédant au silence, au corps à reconquérir, à la couleur même de la vie.

Mais comment faire du haut d'une tour désaffectée? C'est ce que montre le remarquable deuxième roman de Monique Proulx qui fait monter le mouvement du monde vers l'artiste claustré. Viendront Mortimer l'ami qui sculpte ses monstres intérieurs, Maggie la belle comédienne de vingt-deux ans, Julius Einhorn le propriétaire-mécène qui aime trop une petite fille, Pauline la passionnée d'art qui redécouvre l'amour avec un Laurel de 17 ans, Julie, la mère encombrante. Viendra surtout l'apparition, à la fenêtre d'en face, de ce «garçon» qui est Lady, l'amante du passé, celle-là même qui est mêlée à l'accident du Big Bang. Autant de personnages à qui voler l'âme et le corps. Car c'est de cette manière que Max réduira ses visiteurs aux tableaux d'une exposition expressionniste, prenant à chacun la partie du corps qui lui convient dans la composition de son autoportrait vital... Il ne s'agit alors plus d'être moderne mais de rejoindre ses frères expressionnistes, ceux qui, à l'époque d'une autre crise, «criaient après leur âme... pour que surgisse des apparences le vrai visage de l'homme». Du chaos, le nouvel ordre: monstrueux de vérité

Les Belles  
Rencontres  
de la librairie  
HERMÈS

Aujourd'hui 20 mars de 14 h à 16 h  
Ying Chen  
LA MÉMOIRES DE L'EAU  
Leméac

Samedi 27 mars de 14 h à 16 h  
Svend Age Madsen  
METTONS QUE LE  
MONDE EXISTE  
Éditions Gallimard

samedi 3 avril de 14 h à 16 h  
«Revue Études françaises»  
L'AMÉRIQUE ENTRE LES LANGUES  
Les Presses de l'Université de Montréal

jeudi 8 avril de 17 h à 19 h  
Jean Cournoyer  
LE PETIT JEAN  
Stanké

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

## Vaudeville sans brio

Sur fond d'accusations, d'arrestations, de  
condamnations et de sirènes de voiture

AFFAIRE CLASSÉE  
Lisa Carducci,  
Humanitas nouvelle optique,  
Montréal, 1992, 99 pages

PIERRE SALDUCCI

Plus il s'écrit de nouvelles, plus les auteurs en viennent à s'interroger sur sa forme et sur sa définition. En effet, à l'inverse du roman, du théâtre ou de la poésie, la nouvelle n'a pas établi tout à fait ses repères et on la confond souvent avec le conte, le texte bref, le récit. Si certains explorent pour elle de nouvelles avenues, d'autres veulent lui conserver sa forme classique aux deux caractéristiques essentielles: sa brièveté et sa chute en forme de revirement. Dans *Affaire classée*, Lisa Carducci privilégie cette seconde conception.

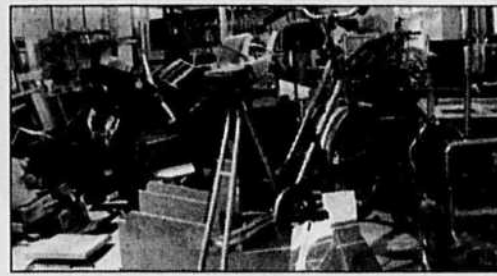
Les dix-huit nouvelles du recueil sont toutes très courtes (seules trois d'entre elles dépassent les cinq pages) et se présentent chaque fois comme de lentes mises en place, scrupuleuses et détaillées, qui s'achèvent sur une révélation plus ou moins attendue. Par conséquent, la psychologie des personnages n'a jamais le temps d'être un tant soit peu fouillée ou approfondie. De même, les situations sont toujours succintes et à peine esquissées. Ainsi, Lisa Carducci ne s'attarde jamais sur les êtres ou sur les lieux, son seul défi étant ici de nous présenter des petites saynettes dont l'issue se joue à quitte ou double. Si la chute est excellente, elle donne tout son sens à ce qui précède et semble récompenser les lecteurs de leur patience. Si elle est inefficace ou tout simplement ordinaire, elle ne fait qu'accroître un sentiment d'agacement et de déception face à l'ensemble du texte.

Malheureusement, c'est le cas pour la majorité des nouvelles de Lisa Carducci. L'auteure mise

chaque fois sur l'importance de sa conclusion, mais paradoxalement elle a le don de ne proposer que des chutes ultra prévisibles ou insignifiantes ce qui enlève tout intérêt aux textes. De plus, comme Lisa Carducci utilise à peu près toujours les mêmes procédés, il suffit de quelques nouvelles pour deviner le fonctionnement de toutes les autres.

Dans *Affaire classée*, l'auteure affiche une prédilection pour les maris ou les femmes trompés, les scènes de ménage, les difficultés conjugales, autant d'événements qui trouvent généralement leur aboutissement dans le sang, la vengeance ou l'escroquerie. On passe ainsi à tour de rôle du meurtre au suicide et aux disparitions mystérieuses, sur fond d'accusations, d'arrestations, de condamnations et de sirènes de voiture. À l'occasion, l'auteure dégage une petite morale ou dénonce un fait de société sans que cela ajoute quoi que ce soit à l'intérêt, au suspense ou à l'émotion.

Dans l'ensemble, victime d'une écriture sans relief, d'un humour (quand il y en a) très conventionnel et d'une inspiration qui manque d'originalité, les nouvelles de Lisa Carducci ne parviennent ni à surprendre ni à créer leur marque chez les lecteurs. Ainsi, *Affaire classée* se parcourt comme une suite de petits vaudevilles ternes et sans brio qui s'enlisent dans une extrême banalité et laissent la plupart du temps totalement indifférent.



Affaire classée est un recueil de 18 nouvelles très courtes se terminant sur une révélation plus ou moins inattendue.

VITRINE  
JEUNESSE

PETIT MONSTRE  
Jasmine Dubé  
Leméac, Théâtre jeunesse

Un enfant se lève très tôt, un matin de congé. Le père s'est couché très tard. L'enfant veut jouer. Le père veut dormir. Un zèbre-requin mord les orties du père qui se fâche. L'enfant pleure. Le père se radoucit. Négociations. Compromis.

C'est une pièce qui s'adresse aux enfants de 3 à 8 ans «et à leurs adultes». Un univers de tendresse au masculin, drôle et frais. L'enfant a l'imagination galopante, au service de sa vitalité. Le père aime son fils, veut être présent pour lui. Un tableau attendrissant, fait de respect et de réciprocité.

TOGO  
Marie-Andrée et  
Geneviève Mativat  
Ed. Pierre Tisseyre,  
coll. Papillon, 95 p.  
(pour jeunes  
de 8 à 12 ans)

Le jeune Simon, responsable du chenil de son père à Nome, en Alaska, organise une course de traîneaux à chiens. Grâce à Togo son merveilleux husky, il remporte la course. Lorsque la vie de Simon sera en péril, ce même chien conduira l'attelage chargé de ramener à Nome un sérum capable de le sauver.

Basée sur des faits réels, l'histoire met en lumière les conditions d'isolement des habitants du Grand Nord. Mais le décor reste flou. Les détails de la course ne sont pas crédibles. Une fois encore, toute l'attention est braquée sur le vainqueur: Togo récolte toute la gloire d'un attelage de sept chiens, et Simon, reçoit tout le mérite de la victoire. L'exploit authentique de Léonhard Seppala, qui constitue l'aspect le plus excitant et le plus intéressant du livre, tient en 16 pages.

Gisèle Desroches



ILLUSTRATION DIANE BIENVENUE

Place au 14<sup>e</sup> salon du livre de l'OutaouaisMARIE LAURIER  
LE DEVOIR

Aussi fidèlement que l'arrivée du printemps, la ville de Hull ouvre la saison par la tenue de son Salon du livre annuel, le 14<sup>e</sup>, du 24 au 28 mars. Il sera sous la présidence d'honneur de la romancière Francine Ouellette. Entourée de tous les artisans du livre — 150 exposants regroupés dans 200 stands.

Car ils seront nombreux les gens de lettres qui viendront de France, de Québec, de Montréal et d'autres villes canadiennes. Soyons courtois et nommons d'abord les invités spéciaux: la lauréate du Prix Renaudot 1992, François Weyergans, auteur de *La Démence du boxeur* (Grasset), Anka Muhlestein, auteur de *Cavalier de la Salle ou l'homme qui offre l'Amérique à Louis XIV* (Éditions Grasset), Jean-Louis Fournier, auteur de *La Grammaire française et*

*impertinente* (Payot), Eugène-Henri Nicole, auteur de *Les Larmes de pierre* (Ed. François Bourin).

Le Salon du livre de l'Outaouais accueillera également toute une brochette d'invités spéciaux: le spécialiste de la littérature indienne Bernard Assinivi, l'essayiste Jacques Flammant, les romanciers et dramaturges Marie Laberge et Marco Micone, le poète Claude Paradis, proclamé ces jours derniers lauréat du Prix littéraire Jacques-Poirier 1993.

Comme à l'accoutumée, on fera une place importante à l'animation sous toutes ses formes: tables rondes thématiques à la Place Yves-Thériault, spectacles au Café La Jactance, expositions d'artistes québécois à la Galerie d'art, soit l'aquarelliste Jean-Yves Guindon, l'artiste-peintre du Saguenay Yvonne Tremblay-Gagnon, le caricaturiste Bado, le tout coloré de musique par la violoniste Sonia Gauthier qui a servi de

modèle aux planches d'un livre sur Maria Chapdelaine.

Chaque jour apportera sa fourmée de lancements de livres, toutes catégories confondues, à la salle La Strophe, événements assortis de la lecture d'extraits de ces nouvelles œuvres lors des «5 à 7» littéraires.

Le Théâtre de l'île présentera la pièce *Lettres d'amour* de Jean Leclerc, avec les comédiens Chrystiane Drollet et Gilles Provost.

À l'occasion de son 25<sup>e</sup> anniversaire, Radio-Québec collaborera de façon particulière à certaines activités au Salon des lettres. La population pourra rencontrer des figures bien connues de cette télévision éducative: Gérard-Marie Boivin et Yves Mondoux, respectivement animateur et chroniqueur à Télé-service, Lise Lebel, animatrice de l'émission *Questions d'argent en direct*, Danièle Bombardier, de la nouvelle émission

*Le plaisir de lire*. Le gagnant du concours d'orthographe Séphane Ethier, un habitué du petit écran de RQ sera également de la partie pour diriger le jeu *La tête sur le billot*, comme il le fera dans tous les autres salons similaires du Québec.

Une autre constante de la fête printanière du livre à Hull: l'atelier d'écriture sous l'égide du ministère de l'Éducation. Cette activité donne lieu à une compétition entre les concurrents qui se soumettent à des épreuves de grammaire et d'orthographe, la rédaction de textes choisis au hasard ou imposés, de même que des dictées. Et tout le monde peut gagner des prix!

Sylvie Lauzon, nouvelle directrice générale du 14<sup>e</sup> Salon du livre de l'Outaouais n'a fixé aucun objectif de fréquentation pour 1993. «Nous attendons le plus de monde possible», dit-elle. L'année dernière le salon accueillait 30 000 visiteurs.

AUCUNE TAXE  
SUR LES  
LIVRES

POUR DES  
ÉCONOMIES  
SUPPLÉMENTAIRES  
obtenez une carte de  
fidélité avec tout achat  
de 10 \$ et plus.

JUSQU'AU  
2 AVRILLES LIBRAIRIES  
Flammarion

DES LIVRES ET DES... LIBRAIRES

371, Laurier Ouest  
277-9912Centre Laval  
688-5422Place Montréal Trust  
499-9675Mail Champlain  
465-2242Galeries d'Anjou  
351-8763Carrefour Angrignon  
365-4432

Vous avez  
les reins solides?  
Luttez  
avec nous.

LA FONDATION CANADIENNE  
DU REIN

## L I V R E S

## LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

## À l'ombre de Baudelaire

### Sa descente aux enfers en 176 pages

LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF  
André Giroux, Institut littéraire du Québec,  
Québec, 1953

**F**onctionnaire de carrière, André Giroux a peu publié. On ne lui connaît que deux romans, un recueil de nouvelles. Il donne à la télévision une série dramatique qui le fit connaître du grand public.

En exergue au roman dont je rends compte aujourd'hui, Baudelaire: «Le jour décroît; la nuit augmente; souviens-toi! Le gouffre a toujours soif...» Jean Sirois a quarante ans. Il se sait malade, mais ne l'admet pas. Aussi travaillera-t-il jusqu'au dernier jour. Il faut dire que le chef du personnel de la boîte qui l'embauche est un monstre qui lui reproche ses absences. Petit à petit, il devine la vérité: il est atteint du cancer.

Ce petit roman de 176 pages nous raconte sa descente en enfer. Autour de lui une femme dévouée, Marie, son jeune fils. Il a des sautes d'humeur, est souvent irritable. Se repend-il qu'il retombe aussitôt dans le désespoir. La maladie fait son chemin insidieusement. Il ne dialogue plus qu'avec des ombres.

La médecine n'est plus d'aucun secours. Reste la religion. Jean Sirois est croyant. Il a beau avoir des réserves sur le gouvernement social de l'Église, son état lui est occasion de rapprochement avec Dieu. *De profundis clamavi ad te, Domine*. Jusqu'à la fin toutefois il sera hanté par la figure d'un patron hargneux.

L'écriture du roman est nerveuse. Incisifs, les dialogues ne traînent pas. On souhaiterait parfois qu'ils contiennent des pages de silence. Mais enfin telle n'est pas la manière de l'auteur. Il fait partie de ces écrivains impatients qui n'ont de cesse qu'ils n'aient exécuté une scène.

Les dialogues sont nombreux, les chapitres également. La construction dramatique du roman est presque cinématographique. Elle ne se permet pas toutefois de retours en arrière appuyés. Ce sont plutôt par des flashes que le romancier se distancie d'une conception exclusivement linéaire du récit.

Le mérite premier du roman est de nous persuader de la solitude essentielle du personnage principal. Jean Sirois se sent couler dans la mort dans l'angoisse la plus totale. Ses efforts de lucidité n'en sont que plus cruels. Autour de lui, s'organise un courant de réconfort dont il mesure l'inutilité. Mais comment se passer de ces visiteurs qui vous empêchent de sombrer tout à fait?

Pai lu d'une traite ce récit convaincant, bien mené. Les pages qui ont à voir avec la religion m'ont paru plus faibles. Peut-être est-ce à cause de passages si saisissants qui nous persuadent sans équivoque de l'absurdité de la mort. Mourir à quarante ans, tout de même...

Je ne crois pas qu'on puisse oublier facilement ce Jean Sirois qui avait une femme, un jeune enfant et un patron ignoble.

# Les attaques du frère de l'autre

Thierry Séchan crache son venin contre les chanteurs populaires



JACQUES GRENIER

«Je suis un provocateur. Un emmerdeur. Un sale gosse, même si j'ai plus de 40 ans», annonce Thierry Séchan.

## Le pamphlet

Les mots qui tuent

PAULE DES RIVIÈRES  
LE DEVOIR

**T**hierry Séchan, qui fut longtemps le gardien de son petit frère Renaud, se vide le cœur dans un livre-pamphlet dans lequel il crache, avec une mauvaise foi avouée, sur dix chanteurs populaires, de Brel à Halliday.

Ces vedettes populaires, dit-il, prennent trop de place dans la France d'aujourd'hui. Il en a jusque-là de les entendre discourir en experts sur la Bosnie-Herzégovine, dont ils savent à peine prononcer le nom sans trébucher, et l'Éthiopie, dont ils ne connaissent rien.

Même lorsqu'ils se contentent de chanter, notre détracteur se bouche les oreilles, tellement leurs paroles sont insipides, dit-il en s'ennuyant de Brel et Brassens.

Le hic c'est que ses attaques tombent trop souvent à plat et que les raccourcis empruntés sentent le travail vite fait. Pour nous dire que les chansons de Brel sont vides de sens, il nous cite des petits bouts hors contexte: «J'attends Lola, j'attends Lola, j'attends Lola qui ne vient pas». Évidemment, comme cela, ça ne fait pas très profond. Mais il y a un tel arbitraire dans le choix des petits détails qui servent à démolir les chanteurs que le lecteur n'embarque pas fort, et ne rit pas beaucoup.

Mais j'entends la voix de l'auteur qui me dit, lors d'un récent entretien, «C'est un pamphlet. C'est nécessairement logé à l'enseigne de la mauvaise foi et de la méchanceté. Et je le dis dès le début de l'ouvrage».

«Je suis un provocateur. Un emmerdeur. Un sale gosse, même si j'ai plus de 40 ans», explique-t-il, entre deux gorgées de café et deux bouchées de rôtis, dans un café branché de Montréal.

Il y a différents degrés de provocation dans le *Nos amis les chanteurs*, selon que Séchan s'en prend à Françoise Hardy, à Johnny Halliday ou... à Renaud. La première fait l'objet d'un traitement sans merci, accusée de chercher son inspiration et ses idées dans l'astrologie. Il se moque allègrement au passage de la souffrance de Françoise Hardy enfant qui a manqué son père. Il croit que cette absence a été obsédante au point de lui faire écrire et chanter la même chanson durant 30 ans. Une vraie niaise quoi.

Pour Johnny Halliday, l'ironie est déjà moins mordante et la sympathie pointe à travers le portrait qu'il brosse du rocker solitaire, de Johnny le loser. La rallierie

est moins entière. Le pamphlet cède le pas à un autre genre.

Et puis nous arrivons à Renaud. Soupçonnant le grand frère d'avoir voulu se venger de Renaud et ses amis, l'on se dit qu'il ne ratera pas son frangin. Erreur! «J'ai voulu être vache mais je n'ai pas réussi».

Renaud est épargné. Pourtant, s'il en est un qui s'est mêlé et se mêle toujours de politique, c'est bien le chanteur de *Miss Maggie*.

Séchan se permet de relever la naïveté de son frère lorsqu'il se fait militant ou supporteur inconditionnel de Mitterrand. Mais que voilà de bien piètres attaques comparées à celles dont sont victimes Jean-Jacques Goldman, Bernard Lavilliers, Jeanne Mas ou Jean-Louis Murat.

Tout compte fait, il eut mieux fallu laisser Renaud hors de tout cela, de la même manière que les chanteurs pour lesquels Thierry Séchan a écrit des textes (notamment Julien Clerc et Daniel Lavoie) brillent par leur absence.

Séchan se défend vigoureusement d'être jaloux ou frustré par la célébrité de son frère. Mais alors, pourquoi cracher sur ces pauvres chanteurs?

«Nous donnons beaucoup trop d'importance aux chanteurs. Qui se servent de leur notoriété pour faire passer leurs idées politiques, même celles qu'ils n'ont pas. C'est ce dérapage auquel a failli succomber Coluche qui me dérange».

Toujours entre deux gorgées de café, notre pourfendeur poursuit. «Patrick Bruel dit aux gamines d'aller s'inscrire pour voter contre Le Pen. Mais imaginez-vous s'il les encourageait à voter Le Pen. Il y a un côté démagogique à tout cela que je trouve effrayant, comme je trouve effrayant de voir des adolescents avec un immense tatouage de Renaud sur la poitrine».

Bref, ces messieurs dames de la chanson prennent beaucoup trop de place et cela ennuie Thierry Séchan au plus haut point.

Le pamphlétaire ne cache pas son admiration pour Brassens, Ferré, Brel et Piaf, sur qui il est à écrire un livre. «Jamais Edith Piaf ne serait intervenue en politique», affirme Séchan, en s'échauffant un peu.

Le fond de l'histoire, c'est que Séchan est nostalgique. Il aimait mieux les chansons et les chanteurs de ses 20 ans. Il faut voir comment ses yeux s'allument lorsqu'il parle du concert que Leonard Cohen a donné à l'Olympia en 1968. «Nous étions émerveillés». Comme les jeunes d'aujourd'hui!

«Vite, le vin.  
Va, cherche  
le feu liquide  
et l'eau  
de la vie,  
Avant d'être  
emporté par  
le vent  
comme la  
poussière.»

## Chant de liberté

RABAIYYAT  
Omar Khayyam,  
traduit du persan par Hassan Rezvanian,  
Ed. Imprimerie Nationale, Paris

NAÏM KATTAN

**E**n 1859, un poète irlandais, Edward Fitzgerald, publia une adaptation, en vers anglais, des quatrains (Rabaiyat) d'un poète persan du onzième siècle: Omar Khayyam. Il faut insister sur le terme adaptation car Fitzgerald est, en réalité, l'auteur d'une oeuvre poétique anglaise écrite à partir d'un texte persan. Ces quatrains ou l'on chante la vin, la femme, les éphémères ne légitiamaient pas dans une Grande-Bretagne victorienne, une sensualité débordante mais, du simple fait qu'ils venaient de loin, rendaient son expression licite.

Grâce à Fitzgerald, les Rabaiyat ont connu, dans le monde anglo-saxon, une fortune considérable. Apprêté aux besoins de l'époque, Khayyam était devenu le chantre du plaisir et de l'ivresse dans toutes leurs formes.

Omar Khayyam a bel et bien existé, même si on connaît peu de choses sur sa vie. On ne possède même pas les dates exactes de sa naissance et de sa mort qu'on situe entre 1021 et 1132. Il fut un astronome et rédigea ses oeuvres scientifiques dans la langue d'usage de l'époque: l'arabe. Les Rabaiyat sont des écrits personnels et, pour les transmettre, Khayyam eut recours à la langue de l'intime qui pour lui était le persan, grande langue de civilisation et de poésie avant, et qui le demeura après, la conquête arabe.

Khayyam vivait à une époque de contraintes, d'oppression intellectuelle et religieuse. Comment a-t-il pu chanter si à l'aise le vin dont la consommation est strictement interdite par l'Islam? Comment a-t-il pu faire l'éloge de l'amour charnel sans être interdit, accusé d'hérésie? Bien plus, Khayyam s'interroge sur certains préceptes théologiques ce qui, aujourd'hui même, pourrait lui poser de graves problèmes dans son pays natal: l'Iran. Certes, il existe une certaine interprétation de ses quatrains qui ressemble étrangement à celle qu'on fait du Cantique des Cantiques. Selon ce genre d'exégèse, le vin ne serait qu'un symbole représentant l'extase religieuse, la recherche d'une union avec Dieu. Le poète s'abreuvait à l'amour divin.

Oui, peut-être. On aurait du mal, cependant, à donner une telle explication à une interrogation comme celle-ci:

*Le Créateur, lorsqu'il façonna les êtres,  
Pourquoi les a-t-il entachés de lacunes?  
S'ils étaient beaux, pourquoi les briser?  
S'ils sont laids, à qui la faute?*

On peut parfaitement lire ces quatrains sans chercher la double entente, l'équivoque. Khayyam oppose à la tristesse qui l'envahit, au sens du tragique, le plaisir et l'oubli. Il trouve le monde et les hommes mauvais et la vie courte, éphémère. Il n'y a, pour lui qu'une réponse: vivre pleinement l'instant et prendre son plaisir où on le trouve, en l'occurrence, surtout dans le vin:

*Profitez de ce seul instant de la vie,  
Demain quand nous quitterons cette vieille  
auberge,*

*Nous rejoindrons tous ceux qui sont morts il y  
a sept mille ans!*

*Vite, le vin. Il n'y a que le vin:  
Va, cherche le feu liquide et l'eau de la vie,  
Avant d'être emporté par le vent comme la  
poussière.*

*Ne craint-il pas le châtiement? Sa réponse:  
À quoi sert le pardon, s'il n'est point de péché?  
Pour lui, ceux qui cherchent perpétuellement  
le plaisir possèdent plus de vie, une réalité  
plus grande que les autres:*

*Car si les amoureux et les ivrognes vont en  
enfer,  
Demain, tu trouveras le paradis plat comme  
le creux de la main.*

Hassan Rezvanian nous propose une nouvelle traduction de ces quatrains. Il s'agit d'une entreprise de restitution. Et pour commencer,



MINIATURE PERSANE  
Khayyam vivait à une époque de contraintes, d'oppression intellectuelle et religieuse. Mais le poète s'abreuve à l'amour divin...

il fallait décider d'un choix de textes. Car on attribue à Khayyam plus de quatrains qu'il n'en a écrits. Les exégètes diffèrent d'opinion sur l'authenticité sur telle ou telle partie de l'oeuvre. Khayyam est-il l'auteur de 400, 600, 800 quatrains? Hassan Rezvanian décide de nous en présenter 637. Comme dans toute traduction de poésie, nous sommes en perte de musique. D'où, parfois, le sentiment d'être devant un discours répétitif où le vin revient comme une lassante obsession. Il s'agit, bien sûr, d'un chant et il faut, constamment, en deviner la mélodie ou l'imaginer. Le texte tel quel est riche. Il nous présente la figure d'un homme libre, d'un penseur courageux et d'un grand, d'un immense consommateur de vie.

## Les larmes de la tragédie humaine

L'ENFANT DE CHIENNE  
Pavlos Matessis, Traduit du grec par Jacques  
Bouchard. Paris, Gallimard, 1993.

FRED A. REED

**R**ares sont les livres qui donnent pleinement la mesure d'un peuple, d'une époque. *L'enfant de chienne*, premier roman de l'écrivain dramatique Pavlos Matessis, en est un.

D'un ton hallucinant et véridique, d'une énergie verbale qui puise ses forces autant dans le rêve que dans le cauchemar du réel qui a été sa vie, et la vie d'un pays, Raraou se raconte.

Vieille fille dans la soixantaine bien sonnée, elle n'attend que sa pension de comédienne pour baisser le rideau sur une vie marquée comme au fer rouge par l'Occupation, la «soi-disant Libération», la guerre civile, une vie de médiante et de fausse prostituée. Une vie où l'humiliation de la mère-patrie s'exprime, pour elle, dans l'humiliation publique de sa propre mère qui, veuve d'un tripière déserteur de la guerre d'Albanie, se donne à l'occupant pour sauver ses enfants de la famine.

Rares sont les livres dont la justesse du ton et la véridité profonde du propos nous convainquent de l'abîme absolu de cette humiliation, et nous le font sentir, comme nous sentons la main du petit Panis, le frère cadet de Raraou, se briser sous les coups de crosse d'un soldat nazi.

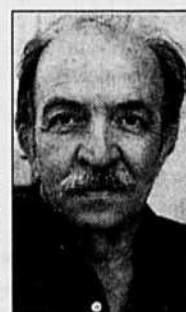
Raraou, cette marginale, cet «espèce de tête creuse, de figurante et de moucharde» comme les gens l'ont traitée sa vie durant, qui nous vide son cœur, est aussi — profondément — nous, tels que nous sommes dans les bas fonds inavouables de notre humanité. Humanité ramenée à l'échelle d'un quartier pauvre d'une ville minable de province, flétrie d'insultes, consumée par l'amertume. Qui ne s'y reconnaît pas, à bien se scruter dans la glace du miroir?

Fascinés, nous ne pouvons pas éviter de regarder, car à l'arrière plan se profilent des gens ordinaires, courageux et humbles — la jeune mère Canello qui se moque des Occupants en passant tous les jours un panier de munitions aux partisans; Malamas, le beau garçon de Mme Chryssafis, tué dans un guet-apens nazi pour l'amour de sa mère; le petit morveux Thanassis, ce dépisteur de mines que Raraou aimait sans jamais avoir pu l'avouer.

S'y profile aussi la Grèce des marchands du patriotisme de tout acabit que Raraou, pourtant plus royaliste que le roi, ne manque pas d'occasions de pourfendre. «Je m'en fous pas mal moi si la Grèce meurt, qu'elle vive ou qu'elle meure, est-ce que je l'ai déjà vue moi la Grèce, pourquoi me faire du souci pour elle? La Grèce c'est comme la Vierge: personne d'entre nous ne la voit jamais.»

*L'enfant de chienne* signale les débuts sur la scène internationale d'un écrivain de grand talent. Pavlos Matessis, qui s'est déjà illustré comme auteur de théâtre et traducteur, nous livre ici une oeuvre achevée, preuve évidente de la floraison de la littérature grecque contemporaine.

Dans une superbe traduction signée Jacques Bouchard, qui a fait découvrir l'essentiel Embricos à la francophonie, le texte de Matessis jaillit dans toute sa verve fantaisiste, sa puissance évocatrice, sa vérité décapante, où le rire libérateur avoisine — comme dans la musique de Mozart — celui les larmes de la tragédie humaine,



Pavlos Matessis présente son premier roman.

## BEST-SELLERS



LA LIBRAIRIE  
**Flammarion**  
DES LIVRES ET DES LIBRAIRES

### ROMANS QUÉBÉCOIS

1. UN HOMME EST UNE VALSE, P. Harvey, Herbes rouges
2. QUELQUES ADIEUX, M. Laberge, Boréal
3. SEPT LACS PLUS AU NORD, R. Lalonde, Seuil
4. L'ENFANT CHARGÉ DE SONGES, A. Hébert, Seuil

### ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LA GÉNÉRATION LYRIQUE, F. Ricard, Boréal
2. LES DESSOUS DU PALAIS, H. Steinberg, Pierre Tisseyre
3. GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, C. Taylor, Bellarmin

### ROMANS ÉTRANGERS

1. LÉVIATHAN, P. Auster, Actes Sud
2. LE SECRET, P. Sollers, Gallimard
3. LE PETIT SAUVAGE, A. Jardin, Gallimard
4. TEXACO, P. Chamoiseau, Gallimard

### ESSAIS ÉTRANGERS

1. RETROUVER L'ENFANT EN SOI, J. Bradshaw, Jour
2. MARLÈNE DIETRICH, M. Riva, Flammarion
3. XY, DE L'IDENTITÉ MASCULINE, E. Badinter, Odile Jacob

### LIVRE JEUNESSE

MON PÈRE ET MOI, F. Ruel, La courte échelle

### LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT JEAN : dictionnaire des noms propres du Québec, J. Cournoyer, Stanké
2. DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, P. Rey, Robert

### COUP DE CŒUR

UN HOMME REMARQUABLE, R. Davies, L'Olivier

371, avenue Laurier Ouest 277.9912

# LIVRES

LE BLOC-NOTES

## Parce qu'elle n'est pas star

ROBERT LÉVESQUE

MADELEINE RENAUD  
Noëlle Lorient, Presses  
de la Renaissance,  
1993, 297 pages.



Madeline Renaud a toujours gardé de sa manière bourgeoise dans sa vie de saltimbanque, ce qui est devenu au bout une dignité.

## LE FEUILLETON



LISETTE MORIN

## Revivre à Venise l'hiver

ACQUA ALTA

Joseph Bordsky, Gallimard, Paris, 1992, 109 pages

Se retrouver à Venise pour la dix-septième fois, et toujours en hiver, c'est le prétexte de cet admirable petit livre de Joseph Bordsky. Peut-être faut-il rappeler que cet écrivain, ce poète, né à Leningrad en 1940, exilé aux États-Unis en 1964, fut Prix Nobel de la littérature en 1987.

Curieusement, ce Russe découvre la sérénité dans deux romans de Henri de Régnier. Dont il ne se souvient pas vraiment des titres. «L'un de ces romans, celui que dans mon esprit j'intitule *Le Divertissement provincial*, se passait à Venise l'hiver».

Peu après, et grâce à cet ami qui lui avait prêté les livres de Henri de Régnier, Bordsky put voir *Mort à Venise* de Visconti. Un film qui ne l'avait guère impressionné mais, ajoute Bordsky, «je n'ai jamais beaucoup aimé le roman». S'il avait vu, de Roger Vadim, le film *Sait-on jamais?*, l'amoureux de Venise en hiver eût sans doute ajouté une pièce de plus à cette idylle que la Vénitienne.

A Venise, l'hiver, l'auteur fut d'abord séduit par les odeurs, celle des algues glacées, en tout premier lieu. Mais la ville qu'il aime tant est aussi une fête pour l'œil parce que «le but de toute chose ici est d'être VUE». «L'œil, notre seul organe interne à être froid et humide, comme l'est un poisson, nage ici réellement: il darde, bat, oscille, plonge, tangue. Sa gélatine à nu s'attarde avec une jubilation atavique sur le reflet des palazzi, des talons aiguilles, des gondoles, etc. ne reconnaissant dans ce qui les a amenés à la surface de l'existence d'autre truchement que lui-même».

Si vous croyez avoir tout lu sur Venise, que Paul Morand est toujours son grand chantre, je vous promets une surprise: la Venise hivernale de Bordsky ne ressemble à aucune autre. Et pourtant elle est belle éminemment, elle vous fera rêver en vous éloignant des vignettes habituelles, des dépliant touristiques. Bordsky, plus que pour le marbre et la pierre aristocratiques, a un penchant pour la brique. «N'ayant pas réussi à naître ici, j'ai échoué, j'imagine, un peu plus encore, en choisissant le genre de métier qui normalement ne fait pas atterrir dans un piano noble».

Un long passage d'*Acqua alta* est néanmoins consacré à la visite d'une grande demeure. Des pages à l'ironie irrésistible, tout comme cette rencontre, en compagnie de Susan Sontag, avec Olga Rudge, la veuve d'Ezra Pound ce qui nous vaut un portrait au vitriol du poète des Cantos où on le revoit dans l'une de ses poses favorites, «la cape et le bâton pour cultiver, estime Bordsky, une allure de vieux sage avec pour seul résultat de ressembler à Haïlé Sélassié».

Les grandes marées d'hiver, qui nourrissent l'angoisse annuelle des Vénitiens qui appréhendent que «le destin réservé à cette ville soit celui de l'Atlantide», sont aussi à l'origine du titre de cet essai sur la cité des Doges. Les solutions que propose Bordsky sont plus... poétiques que réalistes, hormis celle qui ferait appel à «la Suède pour demander conseil à la municipalité de Stockholm, ville où, avec toute l'industrie et la population qui sont les siennes, le saumon jaillit hors de l'eau pour vous saluer à votre sortie de l'hôtel».

A son directeur de collection qui lui demandait un jour «pourquoi donc y aller en cette saison?» Bordsky eut d'abord le réflexe de répondre... ce qu'on répond d'ordinaire, jusqu'à ce qu'éfrayé par «les visages veules mais avides» de ses interlocuteurs, il choisisse de dire que Venise, en hiver, «c'est comme Gretha Garbo nageant».

Après un mois de solitude, au moment de quitter la ville, «le dos tourné aux Fondamete et à San Michele, Bordsky «rasant le mur de l'hôpital et plissant les yeux au soleil» se dit: «J'en eus soudain la conscience aiguë: j'étais un chat. Un chat qui vient d'avoir son poisson et si quelqu'un m'avait adressé la parole à cet instant, j'aurais miaulé».

A New York, replongé dans la vie ordinaire, l'auteur affirme que «le chat survécute» et que, sans lui, «sans ce chat», affirme-t-il, «je me taperais maintenant la tête contre les murs dans quelque cotéuse institution».

Comme un livre en cache toujours un autre, et terminant à regret la lecture d'*Acqua alta*, je me préparais à replonger dans l'autobiographie de Joseph Bordsky (*Loin de Byzance*, Fayard, 1988), quand l'auteur lui-même m'y invita doublement en rappelant que «dans cette ville, les lions sont omniprésents, et avec les années, ajoute-t-il, j'en suis venu tout naturellement à faire mien ce totem au point d'en mettre un sur la couverture d'un de mes livres».

Et, dans ce livre, je retrouverai en tout premier lieu le chapitre extrêmement émouvant, intitulé «Dans une pièce et demi», où il vécute, enfant et adolescent, avec ses parents, à Leningrad.

Christian Bérard était son cousin et tous les mardis, à Passy, ils se retrouvaient chez une tante pour le goûter. C'était l'avant-guerre, celle de 14, la Joconde avait été volée au Louvre et retrouvée dans un petit hôtel de Florence et pour eux c'était la grande actualité; hors cela ils parlaient chiffons, de Mlle Chanel, de tweed, de jersey, elle avait 14 ans, lui 12; il allait devenir avec le surnom de «Bébé» le grand décorateur de théâtre de Louis Jouvet, et elle allait devenir, elle, la petite Madeleine Renaud, coquette jusqu'au bout des vrais ongles, la plus grande comédienne française de son époque.

On n'avait jamais encore écrit une biographie de Madeleine Renaud. Sa carrière, ses carrières a-t-on le goût de dire, son histoire avec Jean-Louis Barrault, sont pourtant si riches, on peut suivre tant de chemins, faire tant de route dans le théâtre du 20e siècle, de Feydeau à Beckett, de Claudel à Duras, où la soubrette est devenue reine, l'ingénue patronne de bordel et la comtesse meurtrière, que l'on s'étonne de ne voir paraître qu'en 1993, alors que Madeleine Renaud a 93 ans, la toute première.

Le livre de Noëlle Lorient va décevoir ceux qui croiront trouver enfin une grande biographie de Madeleine Renaud. La comédienne, qui ne joue plus depuis 1989 à cause de troubles de mémoire, a reçu la biographe à quelques reprises, elles ont pris le thé dans le restaurant du théâtre du Rond-Point aux Champs-Élysées, ce que l'on appelle toujours le Théâtre Renaud-Barrault mais qui n'appartient plus au célèbre couple, et c'est tout: «Quant à ma propre mémoire, elle ne vous sera d'aucun secours», a dit la comédienne à la biographe acceptée.

C'est donc un survol de la carrière de Madeleine Renaud qu'offre cette première biographie, survol tranquille et limité d'un cahier de presse où l'on sent l'absence d'un témoin direct, engagé, connaisseur; bref c'est la revue générale d'un trajet dans le siècle beaucoup plus qu'une approche en plongée d'une carrière et d'une artiste. Mais c'est l'occasion, pour nous chroniqueurs, de causer de cette exceptionnelle comédienne que personne n'osa appeler autrement que Madeleine Renaud, sans lui donner de «la Renaud», parce qu'elle n'est pas star, parce qu'elle n'est pas peuple, et qu'elle a gardé de sa manière bourgeoise dans sa vie de saltimbanque, ce qui est devenu au bout une dignité.

C'est un survol de la carrière de Madeleine Renaud qu'offre cette première biographie, non pas une approche en plongée d'une artiste.

J'ai vu trois fois Madeleine Renaud en scène. Une cocotte dans *La Vie parisienne* d'Offenbach, une comtesse dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, une meurtrière dans *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras. Je regrette de ne l'avoir jamais vu dans Marivaux qui lui allait comme un sourire, et dans Beckett où elle a atteint un sublime inégalé avec *Oh! les beaux jours*. Mais avec le Duras, dans cette *Amante anglaise* où elle est assise, soumise à un interrogatoire, où elle raconte le meurtre de sa cousine, j'ai vu, j'ai su ce qu'était le génie d'une actrice, l'humilité dans la magie d'une présence.

C'était à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, dans les années soixante-dix. Elle était apparue, sortant du noir, dans le silence, et déjà le miracle s'était produit. Elle se serait tue, assise, nous aurait regardé et serait ressortie sans rien dire que tout aurait été compris, que nous aurions approché dans son regard la meurtrière Claire Lannes. Il se dégage de la présence de Madeleine Renaud, la dernière Madeleine Renaud, celle des pièces de Duras et Beckett, un grand frisson de grâce dans

un grand souffle de vie.

Née à Passy, élevée à l'ombre des jeunes filles en fleur, Madeleine Renaud a traversé le théâtre comme une couturière et non comme la Berma de Proust; comme une travailleuse appliquée. A la Comédie-Française, où elle était entrée en 1921, Madeleine Renaud fut jusqu'à la guerre la parfaite ingénue, et respectée, admirée, elle aurait pu vieillir là, sociétaire émérite qui ose encore jouer parfois une Oenome dans une matinée de *Phèdre*...

Mais non. Elle rencontra Jean-Louis Barrault pendant le tournage d'un roman de Vicki Baum. Il était bohème, avait de l'anar en lui, il fréquentait Artaud, et elle l'aima. Madeleine Renaud l'actrice bourgeoise va se lancer avec Barrault dans l'une des grandes aventures parisiennes du théâtre, la fondation de la troupe Renaud-Barrault, les salles louées, la recette que l'on compte en soupant dans la nuit, les pièces soumises par Genet, Beckett, Duras, la création tumultueuse des *Paravents*, l'occupation de l'Odéon en mai 68 et le lâcha-

ge de Malraux qui congédie Barrault et sa troupe pour avoir laissé faire...

On oublie que l'aventure Renaud-Barrault est une aventure du théâtre privé. Si commercial aujourd'hui, si dévalué, le théâtre privé a eu ses heures de noblesse. Renaud-Barrault n'ont pas eu de subventions jusqu'au moment où Malraux leur a offert l'Odéon, pour les laisser tomber hypocritement en 1968 (Noëlle Lorient a une bonne page là-dessus). Ils avaient logés au Marigny, au Palais-Royal, ils iront au Récamier, à l'Elysée-Montmartre, à la gare d'Orsay pour aboutir au Rond-Point en face du Marigny.

Madeline Renaud a suivi «Jean-Louis» partout, Barrault a constamment voulu épater «Madeleine»; cette histoire-là en est une d'amour et de respect, Jean-Louis picolant et Madeleine allant chez son coiffeur; Ils avaient des risques, elle trouvant le génie en plongeant dans le trou noir des salles de théâtre.

Jouvet, bien sec, disait d'elle: «c'est une bourgeoise!». C'est vrai qu'il disait aussi d'Edwige Feuillère: «c'est une

POSTE RESTANTE

## Voyage avec une chatte

TI-PUSS

Ella Maillart, Payot, coll.  
Voyageurs, Paris, 1992, 264 pages  
ANDRÉ GIRARD

Au moment du réveil, un faible bruit se fait entendre, une pierre qui roule. Sur une dalle, sont moulus gingembre, poivre et piment, des herbes et de la pulpe de noix de coco: la sauce au curry. Le soir, on entend le bruissement continu du pipal, l'arbre de la Connaissance; «tandis qu'au loin le battement des tam-tams rappelle qu'en pays tropical les incantations maintiennent les dieux en vie».

Il y avait, en 1939, une guerre qui commençait en Europe. Après avoir atteint Kaboul, Ella Maillart alla séjourner cinq ans en Inde. («... le christianisme ne m'ayant pas satisfaite, j'espérais que l'Inde aurait mieux à m'offrir.») Aux hindous traditionnels pour qui la caste prime, et donc la position sociale, une telle pélerine s'intégrait aux innombrables adeptes du yoga, sans aucune distinction de classe.

Elle put circuler assez facilement,

visiter des sādhus (l'homme qui va tout droit à la vérité), des sannyasins (celui qui a renoncé au monde). Elle suivit les enseignements d'un brahmane, et assista attentivement aux cérémonies qu'il célébrait. Elle rencontra des initiés aux vêtements couleur de flamme, de ce feu que l'on vénère parce qu'il détruit l'égo. Sur les bords du Gange, elle vit le corpulent Harihara Baba: «une méditation de quarante années sur le symbolisme du soleil qu'il regardait l'avait rendu aveugle».

Elle tenta de suivre les préceptes du saint tamoul Tiruvalluvar, dont le premier enseigne que toute chose dite doit l'être avec les mots de la bonté.

Ella Maillart voyagea avec une chatte: madame Minou Wildhusband, née Ti-Puss. Aux yeux d'une amie qui terminait la lecture de *La Pérégination vers l'Ouest*, Ti-Puss faisait penser à Singet, ce génie turbulent qui accompagna un pèlerin anxieux venu en Inde pour chercher des textes sacrés, il y a plus de mille ans. Pour Ella Maillart, Ti-Puss fut une présence d'intensité, d'enjouement, de spontanéité. Et leurs promenades, une suite de découvertes; cette «petite dynamo vivante» avait le don d'éveiller une félicité latente, «latente en chacun de nous, déposée dès l'origine dans tout être vivant».

«La beauté secrète, par-delà le monde concret où l'on peut toucher mesurer et peser, éveille en moi une résonance quand ma pensée peut l'exprimer. (...) Elle appartient à un univers subtil, antérieur à nous, où les idées sont impérissables et dont certaines sont les formules créatrices du rocher, de l'arbre et de la lumière comme de l'homme; enfin elles sont inhérentes à notre être, faute de quoi nous ne pourrions les concevoir.»

Conjuguant aventure et initiation, *Ti-Puss* témoigne d'une recherche: non pas un art de vivre, mais bien un art d'être, lequel emporte, oriente et exalte.

Ella Maillart

voyagea avec

une chatte;

madame

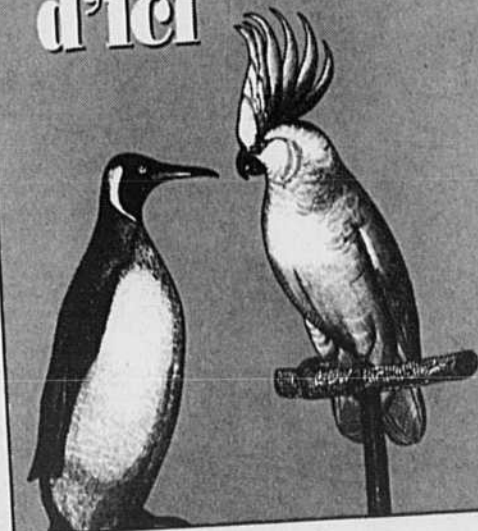
Minou

Wildhusband

## revue possibles printemps 1993

possibles  
VOLUME 17 • NUMÉRO 2 • PRINTEMPS 1993

PARLER D'AILLEURS  
d'ici



PARLER D'AILLEURS / D'ICI

Nul ne sait quel monde surgira des brassages sans précédent qui mettent en contact quotidien des humains aux racines culturelles très diverses. Explorateurs naturels du présent et de l'ailleurs, les créateurs et sumateurs d'œuvres littéraires et critiques préfigurent sans doute les missions, les réalisations, les curiosités, les synthèses de ce monde nouveau qui sera demain.

Nous avons rassemblé dans ces pages des essais, des rencontres, des «désirs» manqués, des projets et des rétrospectives qui marquent une expérimentation de nouveaux rapports sociaux, en respectant le plus possible le chatoiement multiple des sensibilités et des expériences.

ESSAIS ET ANALYSES

Sous le signe de la musique

MARYVONNE KENDERGI

Identités, arts et la traversée des regards

ROSEMARIE ARBOUR

Création et déplacement

NAIM KATTAN

Une mission laborieuse

Les revues interculturelles

ALLANIKKA JAKKURU

Littérature d'immigration

ou littérature tout court?

BIANCA ZAGORIN

Go East, young men!

JEAN MARCEL

L'œil de la culture

un regard sur le travail de

Robert Lapage

«J'ANGE LÉVESQUE

L'harmonie douce-amère

des dissonances

TECIA WERSCHOW

Traduire ou ne pas traduire,

thor: la question

SUZANNE MARTIN

Entretien avec

Antonio D'Alfonso

ALEXANDRA JARQUE

IMAGE

DEMA

MICHELÉ HÉON

FICTION

Jardins d'enfances

GLORIA ESCOBAL

La triple mort de

Saloman Loerain

EMILIE CULVER

Je me souviens

PASCAL RAFFI

DOCUMENT

Un Refus Global est-il

possible aujourd'hui?

NORMAND WENER

CHRONIQUES

Misère de l'économisme

GABRIEL GAGNON

L'autogestion avec les

patrons?

YVAN COMÉAU

Les médailles de possession

URAD H. NAHIER

Mon cher petit village

SUZANNE MARTIN

Bulletin d'abonnement  
Abonnement institutionnel: 35,00 \$  
Abonnement de soutien: 35,00 \$  
le numéro: 7,00 \$

Revue Possibles,  
B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal,  
Québec  
H3S 2S4

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
PROVINCE \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
OCCUPATION \_\_\_\_\_  
CI-JOINT \_\_\_\_\_ MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 21,00 \$ POUR UN  
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

**LE HARCELEMENT SEXUEL: NON C'EST NON!**  
Comment réagir au harcèlement sexuel? La journaliste Johanne de Bellefeuille a mené une enquête auprès des victimes de harcèlement sexuel et relate l'enfer vécu par ces femmes. Des conseils, des idées simples mais efficaces pour se «débarrasser» d'un harceleur!  
14,95 \$ 114 pages  
Diffusion Dimédia

**Un mal invisible**  
L'isolement social des femmes  
Quelle est la nature spécifique de l'isolement social des femmes? Quelles en sont les causes et les conséquences? Quels sont les moyens d'en sortir? Les témoignages d'une trentaine de femmes révèlent ce mal invisible.  
Une enquête de l'IR des centres de femmes du Québec  
200 pages, 16,95 \$  
Diffusion en librairie: Dimédia  
les éditions du remue-ménage  
4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404, Montréal, H2W 1Z5

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

### Carnet 28

MARIE-CLAIRE BLAIS

Dieu est amour. Ces mots, je les lis au tableau noir posé sur le mur de l'église méthodiste de la rue Fleming, quand un vent de tornade plie et arrache les lourdes branches de palmiers qui s'écroulent sur les trottoirs, ce vent est si fort que ma bicyclette avance à peine vers le bâtiment rose de style espagnol qu'est l'église, laquelle à cette heure et dans la tempête qui fait rebondir les vagues de l'océan sur les planches des terrasses, est inhabitée, ses portes et ses vitraux scellés sur leur silence comme des yeux aveugles.

C'est dimanche que pendant son sermon le pasteur Esther Robinson prononcera ces mots dans l'implorante clameur des prières et des chants, Dieu est amour. God is love. Personne n'ose être dehors aujourd'hui où pendant quelques heures nous perdons l'électricité, seule une petite fille aux longs cheveux tressés longe la rue Fleming sur ses patins roulants, étirant les bras de chaque côté dans l'effort de se battre contre l'air froid. Elle dit en passant près de moi, «je suis brave mais je ne vais nulle part, le vent me pousse toujours à l'arrière.»

En 1963, Barbara dénonçait les crimes commis par les Blancs à Birmingham, des écoles, des collèges flambaient avec leurs enfants noirs sacrifiés dans l'explosion des bombes criminelles. En 1993, les massacres de la ville de Rosewood, en 1933, sont évoqués dans les journaux, et l'ancienne honte revient nous tourmenter. Parfois c'est un témoin survivant qui parle, il a vu dit-il l'arrivée des assassins dans la nuit, ils ont lynché, tué presque la totalité des habitants noirs de Rosewood, et ces assassins nient aujourd'hui leurs crimes. C'est pour moi le seuil de l'enfer que de tels crimes ne soient pas punis, même longtemps après.

Dans le roman auquel je travaille depuis plusieurs années, et je ne regrette pas ce temps lancinant que peut voler l'écriture à la vie, à ses joies, à ses plaisirs, car chaque détail du roman doit être soigneusement traité et ce labeur exige beaucoup de temps, le pasteur Robinson devient le pasteur Jérémie qui dit aussi dans ses sermons au temple que Dieu est amour. L'innocence, l'humilité du pasteur Jérémie l'empêche de tourner le regard vers le passé et les meurtres de Birmingham et de Rosewood, mais ses enfants, les enfants de la rue Bahama, Carlos, Vénus eux sont poursuivis par ces meurtres dans leurs rêves. Les Blancs Cavaliers de l'apocalypse perpétuent leurs crimes, et Vénus et Carlos voient sans cesse ces écoles qui flambent, leurs collèges, leurs temples.



Je dis à Cynthia dans l'ombre glaciale d'une terrasse de café où nous allons nous asseoir l'une près de l'autre qu'elle est un peu de mon personnage Vénus pour qui les massacres de Rosewood sont toujours présents, même dans son subconscient qui fut ces réalités par la drogue: Cynthia me dit, que ce fut le malheur de son jeune frère de s'éva-

der ainsi dans la cocaïne, le crack, qu'elle a elle-même connu cette descente dans d'indescriptibles abîmes, mais qu'elle a appris à se défendre mieux que son frère et ses cousins qui sont en prison. D'abord, il faut la force dit-elle, sentir en soi une force sans pitié, ne plus jamais s'incliner devant les autres, il faut être implacable et conserver un masque de douceur. Cynthia est vêtue d'une robe de laine rouge, elle est provocante et sensuelle elle dit avec un large sourire, d'une intelligente moquerie, «J'ai lu ton livre *Le Sourde dans la ville* en deux heures, alors tu as dû l'écrire en deux heures toi aussi, sérieusement, je pense comme toi de ce monde dans lequel nous vivons, j'aimerais bien pouvoir écrire tout ce que je ressens et ma vision du monde serait bien dure... Pourtant tu sais combien j'aime la vie... L'injustice profonde c'est qu'on envoie des soldats en Somalie quand chez nous, dans mon quartier, les enfants noirs n'ont pas encore été vaccinés... C'est cela le scandale de Rosewood aujourd'hui... Je veux ouvrir un centre médical pour ces enfants, la ville s'y opposera sans doute parce que je suis une fille qui aide les hommes à trouver de la compagnie... je donne des rendez-vous à ceux qui n'en n'ont pas, je peuple le silence des corps... Est-ce si grave, jusqu'à présent je ne suis pas encore illégale... Et tout mon argent ira aux enfants, qu'ils en fassent donc autant ceux qui me jugent...»

Cynthia, vivante et rebelle à toute oppression religieuse et morale, Cynthia pourrait être la fille Vénus du pasteur Jérémie dans mon roman, ce pasteur qui aime Dieu et ses nombreux enfants mais qui reproche sans cesse à ses filles leur beauté, l'opulence de leurs poitrines sous l'étoffe des robes légères. Cynthia danse en parlant, un tourbillon d'hommes s'agite autour d'elle, de sa voix langoureuse, de ses bagues, de ses bracelets frétilants, sur sa chair sombre, parmi les cadeaux, les paquets qu'elle transportera dans le panier de sa bicyclette, comment le pourra-t-elle, dit-elle en riant, elle tient sur un cintre le chemisier de soie décollé pour une fête du soir où elle chantera des blues, elle a aussi un cours de français à trois heures, une fille escorte ne doit-elle pas tout savoir tout apprendre? dit-elle, et le raffinement de Cynthia est si naturel, son désir d'apprendre si dru et confiant qu'il me semble sentir en elle un être proche de sa victoire sur les ténèbres de Rosewood.

Dieu est amour, Dieu est mon guide, ces mots je les revois une seconde fois vers le chemin du retour, rue Truman, quand je marche aux côtés de ma bicyclette, m'accrochant au guidon de mes deux mains dans le vent qui gronde et emporte tout sur son passage, arbres et débris de toits, en me rapprochant de la mer, je vois un jeune homme courbant l'échine sous une immense croix de bois dans laquelle des clous ont été enfoncés, c'est parmi ces clous, sur la croix que je lis ces mots, Dieu est amour, et le jeune homme sous la croix qui l'écrase, seul dans l'orage et le vent crie et se lamente, «je marche tous les jours dix milles avec ma croix sur mes épaules, seul Dieu peut encore vous sauver, je vous le dis mais vous ne m'écoutez pas, Dieu est amour, Dieu est amour pourriez-vous me donner deux dollars, s'il-vous-plait...»

Le garçon misérable a raison, personne ne l'écoute. On n'entend que le sifflement du vent dans les rues vides.

**DÉRIVE**  
Nicole Balvay-Hailot

Les dernières rencontres d'une mère et sa fille séparées par l'Atlantique. Tout l'amour et l'inquiétude de la fille, toute la dérive de la mère vers la vieillesse et la mort. Un récit touchant et émouvant!

14,95 \$

les éditions du remue-ménage

LA CONTRADICTION DU POÈME  
(POÉSIE ET DISCOURS SOCIAL AU QUÉBEC DE 1948 À 1953)

Pierre Popovic, Ed. Balzac, «L'univers des discours», 455 p.

LE STRUCTURALISME LITTÉRAIRE EN FRANCE

Robert Dion, Ed. Balzac, «L'univers des discours», 298 p.



ROBERT SALETTI

Dans LE DEVOIR du week end dernier, on pouvait lire une mise au point de Marie Josée et Michel Thériault qui reprochaient à l'ethnologue-conseil du film *Agaguk: l'ombre du loup* de ne pas faire de différence entre fiction et réalité. Celui-ci avait accusé le roman *Agaguk*, dont le film s'inspire, de contenir plusieurs invraisemblances sur le plan ethnologique. Quelque part, il m'a semblé que les deux parties avaient tort. Il est clair que l'ethnologie ne représentera jamais un point de vue privilégié pour évaluer la qualité littéraire d'un roman, quelles que soient les prétentions ethnologiques que celui-ci pourrait entretenir. Par contre, l'argumentation des Thériault, qui consiste à dire qu'en faisant œuvre de création un romancier doit d'abord et avant tout se soucier de son imaginaire, ne remette pas en cause un des clichés les plus répandus à propos de la littérature, à savoir que l'imagination se suffit à elle-même et qu'un auteur, travaillant avec des mots, n'a pas de comptes à rendre au réel. Rien n'est moins sûr.

#### Entre l'œuvre et la société: le discours

Ayant racheté le catalogue des défuntes Éditions du Prémabule, dont ils ont maintenu l'excellente collection «L'univers des discours», les Éditions de Balzac, après plusieurs mois de silence relatif, ont refait surface récemment avec plusieurs ouvrages dont deux m'apparaissent dignes de mention. Rappelons que la

collection «L'univers des discours» est vouée à la publication de thèses qui ont pour préoccupation majeure les rapports entre société et littérature d'un point de vue discursif. Le réel est aussi fait de mots.

L'ouvrage le plus remarquable de la récente cuvée est certes *La contradiction du poème* de Pierre Popovic. L'analyse des textes poétiques célèbres et décisifs d'Anne Hébert, de Claude Gauvreau et de Gaston Miron repose ici sur deux hypothèses complémentaires: d'abord, la poésie remplit une fonction spécifique dans le discours social d'une époque (entendu comme ce qui peut être dit dans un état de société donné). Pas plus qu'une autre forme d'expression littéraire ou esthétique, la poésie ne fonctionne en vase clos. Les mots, les idées, les métaphores qu'elle utilise ou qu'elle crée dérivent du discours social ambiant, au sein duquel et par lequel s'affrontent idéologies et groupes sociaux, discours social dont elle s'inspire et, dans le meilleur des cas, dont elle émerge. D'autre part, contrairement à beaucoup d'études littéraires d'inspiration marxiste (en référence à Lukács ou à Goldmann), le social ne constitue pas un mur monolithique sur lequel l'analyse littéraire prendrait gachement appui. Le discours social est plutôt ce plan de l'analyse qui assure une circulation d'air entre l'œuvre et la société. A la fois prolongement et dépasse-

ment de la sociocritique traditionnelle qui récuse l'immanence de l'œuvre supposée par le structuralisme mais, dans un même élan, coule le rôle du social dans le ciment, l'analyse du discours social est fondée sur l'hétérogénéité de ce dernier.

Cela explique en même temps que l'auteur ait choisi une période (1948-1953: de Refus Global à la publication de *Deux Sings* de Gaston Miron et du *Tombeau des rois* d'Anne Hébert) où les discours étaient en apparence très contrastés. En fait, c'est avec beaucoup de brio, grâce à un vocabulaire très riche mais précis et à un style qui, malgré l'ampleur des problèmes théoriques évoqués, ne souffre d'aucune enflure, que Popovic fait ressortir que la frontière entre l'avant-garde (Cité libre, Combat, les automatistes) et le conservatisme (Duplessis, le récit historico-épique de Lionel Groulx) n'a pas l'étalement que l'on croit, et que les poésies de Gauvreau, Hébert et Miron, à côté du rôle contestataire qu'on leur a souvent reconnu, reconduisent malgré tout certains des idéogrammes de l'époque. Le poème est contradictoire, il est blanc et noir. C'est ce qui le rend difficile et intéressant. Le poème est fait de mots et les mots sont à tous ceux qui ont une voix. Et c'est la reconnaissance de la divergence des voix qui nous rend sensibles aux mots.

#### Les retombées du structuralisme

Devant le foisonnement contemporain des méthodes d'analyse du fait littéraire (sociocritique et discours social donc, mais aussi déconstruction, pragmatique, narratologie et sémiotique), il est peut-être difficile de croire qu'il y a à peine vingt ans, le structuralisme français dominait outrageusement la scène critique. Or, si le structuralisme pur et dur est mort et enterré, ses descendants sont nombreux. Le parcours obligé de tout étudiant de lettres passe encore par un mélange variable de Greimas, de Bremond, de Todorov, de Genette et de Barthes.

La radioscopie effectuée par Robert Dion dans *Le structuralisme littéraire en France* montre l'intérêt d'une pensée qui a changé radicalement notre façon de voir l'œuvre littéraire, son sens et sa signification. Mais, l'auteur le montre très bien aussi, le structuralisme a péché par statisme. En oblitérant l'histoire, la psychologie et le contexte (social ou autre), il s'est condamné à s'asphyxier. Pour Dion, il ne s'agit pas de renier les multiples acquis de la méthode structuraliste, mais bien de les faire fructifier. C'est le sens de la contribution du linguiste Emile Benvenis-



ILLUSTRATION FRANÇOIS DESNOVERS  
La poésie remplit une fonction sociale spécifique dans le discours social d'une époque.

te, par exemple, à laquelle s'attarde l'auteur. Question de donner un peu d'air aux structures. En peu de mots, *Le structuralisme littéraire en France* est un bilan critique largement documenté et très nuancé qui fait voir les avantages et les limites de ce qui restera sans doute comme la plus influente méthode d'analyse littéraire du vingtième siècle.

## L'œil roi

L'Occident entre dans une nouvelle ère, la vidéosphère

VIE ET MORT DE L'IMAGE  
UNE HISTOIRE DU REGARD EN OCCIDENT  
Régis Debray, Gallimard, Paris, 1992, 412 p.

MARCEL FOURNIER

Après plusieurs années consacrées à la politique, à titre de conseiller de Mitterrand, Régis Debray revient à la philosophie, découvre le champ d'études des «faits de médiation et de transmission du verbe» et invente une nouvelle discipline: la médiologie (Cours de médiologie générale, 1991). Le monde de l'écrit ne lui suffit pas: avec *Vie et mort de l'image*, son projet s'élargit pour couvrir, dans une perspective historique, le vaste univers des images.

C'est là, et Debray le reconnaît lui-même, une tâche démesurée. Pour écrire une histoire du regard en Occident, il lui faut en effet chevaucher époques, styles et pays et se familiariser avec plusieurs disciplines (histoire de l'art, histoire des religions, histoire des techniques). Or Debray n'est pas un historien, il n'a réalisé aucune recherche empirique. L'intérêt de sa démarche tient à sa capacité de «digérer» une grande somme de connaissances et de proposer une synthèse originale. L'érudit rejoint ici l'essayiste.

Au Don Quichotte de l'écrit, succède un «Sancho des veillées vidéo»

L'histoire de l'Occident se divise, selon Debray, en trois grandes époques. Ce sont les trois âges du regard: d'abord, l'ère des idoles (du mot grec eidolon, image), qui s'étend de l'invention de l'écriture à celle de l'imprimerie; ensuite, l'ère de l'art, dont l'époque va de l'imprimerie à la télécouleur; enfin — nous y voilà! — l'ère du visuel. Les diverses époques s'imbriquent les unes dans les autres, mais chacune d'entre elles se caractérise par des techniques différentes et aussi par des milieux de vie et de pensée, par des écosystèmes de la vision distincts: l'image est d'abord voyante, ensuite elle est vue, enfin elle est visionnée.

Comme toute approche typologique, celle de Régis Debray oblige à des schématisations et conduit à des généralisations rapides. Par exemple, chaque âge du regard a sa langue maternelle: le grec pour l'idole, l'italien pour l'art et l'américain pour le visuel. Debray aime les formules qui font image: «Un cinéma est un lieu public où chacun se sent seul, devant la télé, que chacun regarde chez soi, on se sent tout le monde.»

L'ouvrage fascinera tous ceux qui oeuvrent dans le domaine des média visuels, la télévision en particulier. Debray leur annonce que

depuis la fin des années 1960, l'Occident traverse une véritable révolution à la fois technique — télé couleurs, vidéo, conception assistée par ordinateur — et morale et qu'il entre dans une nouvelle ère, la vidéosphère. Cette mutation a de nombreuses conséquences, provoquant entre autre l'abaissement du pouvoir intellectuel, du pouvoir des scribes. Le «Publish or Perish» ne vaut plus aujourd'hui; il faut «paraître (à la télé) ou périr».

Il y a plus. Avec la télé, un «homme nouveau» est né: un individu dépourvu d'esprit critique, plus ouvert au bon côté des choses et qui ose «je»; vivant intensément l'instant, attaché au concret et qui veut tout et tout de suite; une esprit alambique, à l'image de nos programmes en mosaïque, sans queue ni tête (p. 351). Au Don Quichotte de l'écrit, articulé, linéaire et objectif, succède un «Sancho des veillées vidéo, divaguant et digressif, zapper comblé».

Faut-il, oui ou non, condamner la télévision? Régis Debray préfère parler d'antinomies: certes la télévision est «l'outil le plus démocratique des sociétés démocratiques» (Dominique Wolton), mais elle ne peut aussi être vue comme un facteur supplémentaire d'inégalité; certes la télévision ouvre au monde et crée une sorte d'opinion mondiale, mais aussi l'industrialisation de l'image confère aux pays surdéveloppés le monopole des représentations culturelles de l'humanité; certes la télévision est un «opérateur de vérité», mais elle est aussi une fabrique de leurre.

Debray ne cherche pas à trancher; il ne veut pas non plus faire de morale. Tout au plus ose-t-il une inquiétude: «Une vidéosphère omniprésente aurait le cynisme comme vertu, le conformisme comme ressort et pour horizon un nihilisme achevé. À la fin de son essai entièrement consacré au règne des images, Debray émet pour lui-même un souhait: il veut maintenant «plaider pour l'invisible». Comme s'il en avait marre des images...»

L'histoire de l'Occident se divise, selon Régis Debray, en trois grandes époques: l'ère des idoles, l'ère de l'art et l'ère du visuel — nous y sommes!

## DE TOUT POUR TOUS



Québec

- Bail (2 baux par enveloppe) 1,75 \$
- Conduire une moto 127 pages 9,95 \$
- Le bel âge pour bien manger 104 pages 9,95 \$
- Répertoire des mois, des semaines et des journées thématiques 1993, 112 pages 8,95 \$

Les lois et les règlements québécois les plus demandés sont disponibles en librairie.

LIBRAIRIE PAPETERIE LE BOUQUIN

595, boul. Cartier, Laval (Québec) H7V 2P3 (514) 688-6036

LIBRAIRIE LE FURETEUR

615, ave Victoria Saint-Lambert (Québec) J4P 3R4 (514) 465-5597

